

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,

Par M. Alfred Nettement.

Nous trouvons dans l'un des premiers recueils périodiques de Paris une étude critique sur le *Feuilleton-Roman* que nous croyons utile de reproduire. Les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant* n'ont pas encore fait beaucoup de mal dans notre société ; mais beaucoup de personnes, sur le renom qu'a fait à ces œuvres la presse immorale de la France, peuvent éprouver le désir de leur connaître. Nous sommes portés à penser que l'analyse et la critique qu'on va lire dans les articles que nous allons publier éloigneront de la lecture de ces romans quiconque tend à la conservation des principes religieux et moraux.

Il y a déjà longtemps que la littérature légère, la littérature de roman se fait remarquer par son goût désordonné du monstrueux et de l'immoral, par son continu emploi du crime et du vice, par son exclusion constante du beau moral, par sa prédilection passionnée pour le paradoxe et le paradoxe immonde qui détruit de fond en comble l'ordre reçu, tant dans le monde intellectuel que dans le monde physique.—Tout est renversé : ce qui était beau est devenu hête, ce qui était vertu est devenu vice ; ce qui était grand, noble, honorable, est devenu, par ce fatal revirement, petit, mesquin, honteux, étroit à faire pitié.

On conçoit facilement quel danger doit avoir pour la société cette prédication, cette croisade continuelle contre ce que nous étions accoutumés, pauvres gens que nous sommes, à désigner sous le nom de vertu, c'est-à-dire la pratique du bien dans toute son acception.

Que veut-on que deviennent les jeunes esprits si faciles déjà à entraîner hors de la route austère et pénible du devoir, quand ils voient la déification du vice ; quand ils entendent dire à chaque heure, à chaque minute : " Dieu nous a donné des passions, c'est pour leur laisser un libre cours ; car ce que Dieu a fait est bien fait, sinon il ne serait pas Dieu : aller contre sa volonté serait un crime. Il faut donc s'abandonner à ses passions, sous peine de l'offenser et de contrarier son but divin, qui est le bonheur de l'homme. " Que des hommes raisonnables, tels que nos lecteurs, par exemple, dont la haute intelligence, rompue depuis longtemps aux difficultés de la vie, est mûrie par le travail et l'étude, lisent de pareilles choses, certes, ils n'iront pas bien loin, lèveront les épaules et jetteront ce livre sans y songer davantage. Mais malheureusement ces œuvres ne s'adressent pas à eux : elles vont droit aux parties faibles, c'est-à-dire aux femmes oisives, aux masses peu éclairées, à la jeunesse bouillante, qui mord en frémissant le frein qui la retient au devoir, et qui, pleine de feu et d'ardeur, brûle de s'élançer dans la lice pour s'abreuver à la coupe trompeuse de ce qu'elle croit être le bonheur.

Quand on laisse errer sa pensée sur l'ensemble des produits littéraires modernes, quand on se recueille dans le souvenir des impressions qu'ils vous ont laissées ; en un mot, quand on les reconstruit dans son imagination, on est plongé d'abord dans une espèce de chaos bourdonnant qui donne le vertige. Peu à peu, un nuage lui fait place, mais un nuage lourd, épais, terne, glacé, qui fait mal à l'âme et au corps. On éprouve un malaise indéfinissable. Si de loin, on aperçoit, comme par une échappée, un peu de lumière, on referme les yeux bien vite à l'aspect de quelque chose de difforme et de hideux, qui a nom adultère, inceste, oubli des devoirs, impiété, matérialisme, et surtout scepticisme, dans le sens le plus large et le plus étendu du mot. On se tord alors comme sous le poids d'un effroyable cauchemar ; quand on est dégagé de cette étreinte douloureuse, et qu'on revoit le soleil et les astres, et ses semblables vivre et agir, on pousse un long soupir de soulagement. Cependant, il reste dans les idées un tel désordre, qu'on n'est pas bien sûr que cet homme, qui vient vous serrer la main, n'est pas un criminel ; que cette femme, qu'on est accoutumé à respecter, n'est pas flétrie par le vice.

Voilà ce que nous font à nous, hommes forts et préparés à la lutte, les romans du 19^e siècle.

Que doit-ce donc être, grand Dieu ! quand on croit à tous leurs mensonges, quand on ressent toutes leurs passions, quand on parle leur langue fautive, guindée, plate, basse et.... vide !

L'homme est essentiellement plagiaire, tout le monde le sait. Aussi,

quelle tristesse navrante éprouvent ceux qui lisent les débats des cours d'assises, quand ils voient chaque jour se reproduire dans la vie privée, les crimes imaginaires des romanciers, leurs fantômes prendre un corps, et leurs créations, fantastique produit d'une imagination en délire, venir étaler, dans leur jargon prétentieux, les plaies de leur âme et de leur cœur sous les yeux des spectateurs frémissants !

Nous désirerions bien sincèrement mentir, exagérer, en disant cela ; mais, hélas ! nous sommes encore au-dessous de la vérité, et nous ne voulons pas ici, dans un recueil destiné à la gloire et à l'orgueil de l'intelligence, laisser à ces pages le parfum nauséabond des prisons et des bagnes.

Cependant le roman avait gardé une certaine mesure, ce que nous appellerions une certaine pudeur, si nous ne craignons de prostituer ce mot. On nous avait traînés dans toutes les turpitudes, dans toutes les fanges, mais on avait respecté deux choses, on n'avait pas osé y porter la main ; on redoutait le sentiment moral, qui aurait pu faire explosion, une terrible explosion peut-être.... On avait épargné les deux extrêmes, la religion, et, pourrions-nous le dire, le mauvais lieu et le bague.

Nous redemandons pardon à nos lecteurs ; nous allons entamer un triste chapitre. Souvent notre plume rougira de honte, et n'osera pas redire tout ce qu'ont lu tant de femmes élégantes, tant d'enfants au cœur encore pur et ingénu. Nous allons parler une langue qui n'est pas la nôtre, langue incon nue, étrange, que nous emploierons le moins souvent possible. Nous tâcherons d'avoir de la politesse, du savoir-vivre et de la convenance à la place de ceux dont nous allons vous entretenir.

Depuis bientôt deux ans, un homme s'est rendu célèbre par deux *romans-feuilletons*. Car maintenant, pour que le poison circule et infecte plus sûrement, on le met quotidiennement au bas d'un journal, de manière qu'il puisse ne pas manquer son effet sur tout le monde et toujours.

M. Eugène Sue, connu depuis quelques années par un certain nombre d'ouvrages remarquables par leur *excentricité*,—pour nous servir d'un mot fort en vogue chez les romanciers qui l'ont pris aux Anglais,—vient d'acquiescir une triste renommée en traçant au roman une voie nouvelle, voie fatale et déplorable s'il en fut jamais. Il a attaché à son nom deux œuvres dont la postérité lui tiendra sévèrement compte un jour, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*. Beaucoup les ont lus, quoique peu osent l'avouer. La presse assista, muette et silencieuse, à cette consécration de l'oubli et du mépris de tout ce qui jusqu'alors aurait un peu relevé et ennobli les âmes. Elle se sentait trop coupable pour oser jeter la première pierre. Un seul homme, M. Alfred Nettement, éleva courageusement la voix, et dans plusieurs lettres publiées par la *Gazette de France*, fit la critique vive, spirituelle, profonde, surtout vraie d'abord, des *Mystères de Paris*, puis du *Juif-Errant*. Ces lettres ont été réunies en un volume, dont nous allons rendre compte aujourd'hui.

Nous voudrions donner à nos lecteurs une idée bien complète du livre de M. Nettement, et cela suivant notre méthode habituelle, c'est-à-dire en mettant sous leurs yeux les passages les plus saillants et les pages les plus concluantes. Ils seront forcés cette fois de nous croire un peu sur parole dans notre appréciation. Car, outre que notre cadre est un peu restreint par un travail de cette nature, M. Nettement, suivant M. Sue pas à pas, l'étreignant à chaque minute dans cette redoutable critique, le faisant constamment haletter sous le poids de fortes et vives atteintes, pénètre dans tous les lieux et les pays étrangers que l'auteur des *Mystères de Paris* nous fait parcourir, et nous ne voulons pas reproduire, dans les colonnes d'une revue destinée à élever l'intelligence et le cœur, les choses inouïes et incroyables qui indignent à juste droit M. Nettement. En un mot, nous voulons que tout le monde puisse et ose nous lire. Tracer brièvement le cadre des *Mystères de Paris* en les dépouillant de tout leur clinquant et de leur fausse parure, sera peut-être en faire la critique la plus sévère et la plus complète. C'est ce qu'a aussi compris M. Nettement. En commençant, il nous expose simplement qu'un prince d'Allemagne, doué de tous les avantages physiques et intellectuels, possédant une force de corps herculéenne, un esprit vaste et élevé (1), parcourt le monde entier pour retrouver sa fille, que sa sa mère

(1) Qui pourrait tuer un homme du monde avec une épigramme et un bœuf d'un coup de poing ; qui parle avec éloquence la langue des rois, et pourrait au besoin professer l'argot des assassins et des voleurs ; qui lutte de noblesse et de dignité avec les plus dignes et ne recule pas à l'idée de répondre aux

abandonnée), et s'imposant, comme expiation d'avoir, dans un moment de violente colère, tiré à moitié l'épée contre son père, la tâche de poursuivre le châtiement des crimes impunis, et d'assurer la récompense des vertus ignorées.

Ce redresseur de torts, ce Don Quichotte, mais Don Quichotte pris au sérieux, au lieu d'être pris sous son côté ridicule, comme celui de Cervantes, ainsi que l'appelle fort heureusement M. Nettement, en accomplissant son louable dessein de remplacer la Providence indolente, trouve dans une de ces infâmes et tristes maisons de la Cité, qu'on nous pardonnera de ne pas nommer, une jeune fille livrée à un métier sans nom, appelée la Goualeuse : ce qui dans le langage des voleurs et des assassins (car M. Sue nous parle cette belle langue de l'argot, que je m'abstiens de reproduire ici, par respect pour moi et pour mes lecteurs), signifie chanteuse.

Depuis qu'elle est descendue plus bas que le dernier degré de l'échelle sociale, elle a changé de nom, et on lui a donné celui de *Fleur de Marie*, ou vulgairement la Vierge. Ici nous nous associons du plus profond de notre cœur et de toutes les forces de notre âme au sentiment qui a dicté ces paroles à M. Nettement :

« Si vous dites que j'invente à plaisir un cauchemar horrible, qu'il est impossible qu'un écrivain soit allé ramasser dans la boue un type de cette nature, je ne me plaindrai pas. Si vous êtes transporté d'indignation, plongé dans la stupeur, éperdu d'étonnement, ce n'est pas moi qui m'en étonnerai... »

« Qnoi ! sommes-nous descendus plus bas encore que le Bas-Empire ? sommes-nous tombés au-dessous de cette société de femmes perdues, de gladiateurs, de mimes qui déshonorèrent la décadence de Rome, pour que les personnages, devant lesquels les fouets vengeurs de Juvénal eussent reculé, de crainte de se salir, soient devenus les héros et les héroïnes de nos épopées ? Aller ramasser dans le bourbier le plus infect des vices parisiens, le type le plus ignoble de la courtisane, enfermer avec soin ses lecteurs dans la fange ; encadrer cette créature dégradée au sein des auteurs du crime, dans un fond de forçats libérés, de voleurs et de meurtriers ; la livrer alternativement aux caresses et aux soufflets des galériens ; pousser ensuite le cynisme du blasphème jusqu'à placer sur sa tête souillée le nom sacré de celle qui représente la pudeur et la virginité dans le ciel et sur la terre !... Jeter le nom de *Fleur-de-Marie* sur la tête de la pensionnaire de la mère Ponisse comme une couronne de fleurs sur un tas de boue, et concentrer sur cette prostituée tout l'intérêt d'un livre destiné aux femmes et aux jeunes filles, puisqu'il paraît dans un journal qui passe sans cesse sous leurs yeux, oh ! vous avez raison, cela est impossible ! Oui, cela est impossible, mais cela est. Est-il besoin de vous dire que je n'ai pas ajouté un trait au tableau de M. Sue ; que j'ai au contraire effacé plus d'un coup de pinceau que n'auraient pu supporter les lecteurs qui veulent être respectés ? Nouveau et déplorable moyen d'échapper à la critique ! Les écrivains de nos jours se retranchent sur un terrain où elle ne peut les suivre sans se inanquer à elle-même. »

Que nos lecteurs nous permettent de continuer de leur esquisser ce type de la Goualeuse (nous aimons mieux lui donner ce nom), nous leur ferons grâce des autres. Écoutez encore ici M. Nettement :

« M. Sue a employé pour atteindre son but (de faire une héroïne de cette malheureuse dégradée) le plus horrible des adultères, car c'est celui du vice et de la vertu, de la prostitution et de la chasteté, de la lumière et de la nuit ; il a confondu dans ce type ce qu'il y a de plus pur et ce qu'il y a de plus souillé ; — il lui a donné, dans un corps abandonné à toutes les flétrissures du vice, une âme de Vierge ; dans le plus ignoble des métiers des délicatesses d'esprit et de cœur incroyables ; il a fait, comme le troisième nom qu'il lui a donné l'indique, une madone de cette prostituée. Devinez qui soupire, dans les *Mystères de Paris*, l'épigramme suivante : « Vous me demandez si j'aime les fleurs ; jugez-en vous-même. On m'avait donné un petit rosier. Si vous saviez comme j'étais heureuse ! je ne m'ennuyais plus, allez ; je m'amusais à compter ses feuilles ; j'éprouvais un sentiment de reconnaissance quand il fleurissait pour moi. L'air est si mauvais dans le lieu que j'habite, qu'au bout de quelques jours il a commencé à jaunir. J'ai demandé la permission d'aller le promener comme j'aurais promené un enfant. Enfin, il mourut, et je l'ai pleuré. » Est-ce quelque Estelle aussi blanche que ces agneaux ?... ou une novice chassée de son couvent à l'époque de la Révolution, qui cultive cette fleur derrière les sombres barreaux de sa croisée ?... Eh bien ! non ; cette idylle fleurie, c'est la pensionnaire de la mère Ponisse qui la raconte et qui en est l'héroïne... »

« Qui croyez-vous encore que l'auteur des *Mystères de Paris* ait voulu peindre dans la description suivante ? « Dire les bonds, les petits cris joyeux le ravissement de la jeune fille, serait impossible. Pauvre gazelle longtemps prisonnière, elle aspirait le grand air avec ivresse. Son teint transparent et blanc, ordinairement un peu pâle, se nuancait des plus vives couleurs ; ses grands yeux brillaient doucement ; sa bouche vermeille laissait voir deux rangées de perles humides ; elle appuyait une de ses mains sur son cœur pour en comprimer les pulsations, tandis que de l'autre main elle tendait au jeune »

coups ou à des hommes moins barbouillés encore de boue que de sang et de crimes ; qui fait par sa conversation les délices des cercles les plus élevés et donne la réplique à une vieille portière ; qui inspire un amour plein de délicatesses aux femmes les plus renommées par leurs grâces et leurs vertus, et sait au besoin s'établir dans un bain entre un forçat libéré et une courtisane du plus bas étage.

homme le bouquet de fleurs des champs qu'elle avait cueillies. Rien de plus charmant que l'expression de joie innocente et pure qui rayonnait sur cette physionomie candide. Est-ce là le portrait d'une autre Pâméla ou d'une autre Virginie, moins la couleur inimitable des grands maîtres qui ont fait resplendir sur la toile ces types élevés de la beauté morale rehaussée par la beauté physique ? ou bien de la blanche Amaryllis regardant à la dérobée le berger Tityre qui, à l'ombre d'un hêtre, fait redire son nom aux échos d'alentour ? Non, cette femme est la prostituée dont j'ai essayé d'esquisser le type ; c'est la *Goualeuse*, qui chante pour les forçats et les assassins... »

... La pureté s'allierait à la corruption ! la candeur à l'infamie ! la sensibilité à la prostitution ! Au point de vue de la vérité littéraires ou de l'art comme on dit aujourd'hui, cela est faux et absurde... »

« Il est évident que l'auteur trace un type menteur, qui ne peut exister, qui n'existe pas... ; qu'il insulte d'une manière plus grave encore la vérité morale, car il réhabilite la prostitution en laissant croire qu'elle peut avoir le corps sans flétrir l'âme, et que les fleurs les plus exquises et les plus adorables peuvent exister dans cette fange des vices au milieu de laquelle il élève un piédestal pour y placer *Fleur-de-Marie*, et l'offrir à l'intérêt et presque aux adorations de ses lecteurs. »

Le prince Rodolphe de Gérolstein a, sans le savoir, retrouvé sa fille, qui n'est autre que cette Goualeuse qu'un notaire, Jacques Ferrand, a fait disparaître pour s'approprier les deux cent mille francs placés sur sa tête par sa mère, la comtesse Sarah Mac-Grégor.

Nous vous épargnerons le portrait de ce notaire, que M. Sue nous représente comme l'idéal du vice masqué par une hypocrisie infernale ; il est encore plus hideux, si cela est possible, que tous ces forçats libérés et ces assassins avec lesquels il nous fait vivre pendant dix volumes. Il finit par de venir trop malpropre pour que nous osions le décrire. Avant que le prince reconnaisse sa fille, il se passe, comme vous le devez penser, sans quoi le roman finirait du premier coup, une foule d'incidents plus ou moins exagérés, ou repoussants jusqu'à la honte.

Nous pénétrons dans le grand monde. — Là vous croyez peut-être que l'auteur va vous faire prendre haleine et reposer un peu par des peintures plus gracieuses et se rapprochant un peu plus de la vérité. Détrompez-vous bien vite de cette erreur. Tout ce monde doré s'empoisonne, se vole, se trompe, s'assassine, ni plus ni moins, aussi bien que les habitants de la taverne du Cœur-Saignant. Enfin le forcené Rodolphe emmène sa fille en Allemagne, après avoir épousé la marquise d'Harville, dont le mari, qui était épileptique, se brûle la cervelle pour pouvoir ainsi rendre sa femme heureuse, en lui permettant de contracter une nouvelle union. — Que pensez-vous de cet essai de réhabilitation du suicide et du spécifique de ce mar débonnaire ? Heureusement, je doute que beaucoup soient tentés de l'employer.

A continuer.

MISSION DU CANADA.

Lettre du R. P. Bourrassa, prêtre canadien, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Honorat de la même congrégation.

Trois-Rivières, le 25 juillet 1844.

« Mon Révérend Père,

« Nous voici de retour de notre mission sur le Saint-Maurice. Les fruits de grâce et de salut dont Dieu a bien voulu couronner nos faibles travaux, nous ont amplement dédommagés d'un si pénible voyage.

« Le Saint-Maurice, dont le cours est d'environ deux cents lieues, serait une très-belle rivière sans les rapides et les chutes fréquentes qui en rendent la navigation si difficile. C'était aux sauvages qui en bordent les rives que nous étions envoyés, M. Morault et moi, pour remplacer M. Payment, missionnaire plein de zèle et de vertu qui les avait visités l'année précédente, mais qui se trouve pris en ce moment d'un rhumatisme universel, par suite des souffrances qu'il a endurées dans ses courses apostoliques. Ces sauvages qui se nomment *Tétes-de-boule*, ne sont évangélisés que depuis sept ans, et déjà ils donnent beaucoup de consolation aux missionnaires qui leur ont porté la bonne nouvelle. Je ne vous raconterai dans ma lettre que les détails de notre dernière expédition.

« Nous étions partis des *Trois-Rivières* le 8 juin ; notre embarcation consistait en un canot d'écorce, de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, monté par cinq hommes et un jeune sauvage qui avait passé l'année chez M. Payment ; nos effets et nos petites provisions alimentaires composaient toute la cargaison. Pour ne point nous arrêter à de trop longs préliminaires, je ne décrirai pas notre voyage sur le Saint-Maurice, ni les divers incidents qui l'ont accompagné. Vous ne pouvez vous en faire une idée en vous représentant deux missionnaires, montés sur un frêle esquif, voguant seuls sur une grande rivière dont le courant permet à peine de faire une demi-lieue à l'heure, ne voyant autour d'eux que rochers, précipices et arbres gigantesques, obligés, à cause des fréquents et longs portages, de mettre souvent pied à terre et de charger sur leurs épaules, non-seulement leurs provisions et leur petit bagage, mais encore le navire lui-même qu'il devient impossible de conduire sur le fleuve.

« Ajoutez à cela que les campements de la nuit, qui auraient dû nous délasser un peu de la fatigue du jour, ne nous présentaient pas un repos fort agréable. Le souper et le lit étaient en parfaite harmonie avec notre étrange manière de voyager, et dignes en tout de la vie apostolique. Ordinairement nous nous arrêtions vers le crépuscule, auprès de quelques grandes chutes,

Nos gens commençaient par décharger le canot et le renverser sur la rive ; chacun prenait ensuite part aux préparatifs du souper : l'un coupait du bois, l'autre apprêtait la chaudière, un troisième faisait jaillir de la pierre des étincelles, qu'il réencillait sur quelques feuilles sèches. En quelques instants une vapeur assez abondante s'élevait de notre marmite avec l'odeur de la viande salée, nous avertissait que nous pouvions commencer notre repas.

Comme le nombre des plats se réduisait à la plus simple expression, un morceau de porc nous servant tout à la fois d'entremets et de second service, quelques minutes suffisaient pour arriver à la fin de l'agreste banquet. Venait ensuite la prière que nous fisions en commun, et puis il fallait songer à préparer son gîte pour le repos de la nuit. Alors nous dressions notre petite tente sur le terrain le plus uni et le moins humide ; chacun se munissait de deux couvertures en laine, dont l'une, mise en double, servait de matelas, l'autre recouvrait le corps pour le défendre du froid et de la rosée, et nous voilà couchés aussi gracieusement que si nous avions été sur le meilleur lit et dans l'hôtel le plus confortable. Demander ensuite si l'on dormait bien, c'est autre chose ; car outre que nos épaules ne s'accoutumaient pas très-facilement à la dureté de notre couche, nous étions continuellement tenus en éveil par une armée innombrable d'insectes qui ne nous laissaient aucun repos. Tous les marigouins, les moustiques et les brûlots des forêts voisines semblaient s'être donné rendez-vous sous notre tente ; le nombre en était tel, qu'à peine pouvions-nous respirer, et vous devez penser s'ils nous épargnaient les coups d'aiguillon !

Nous avons ainsi voyagé une vingtaine de jours, tantôt campés sur la rive, et d'autres fois marchant à pied et obligés de nous frayer péniblement le chemin à travers les bois. Je ne vous dirai rien des beautés de cette nature grandiose, qui ne se rencontrent nulle part si frappantes que dans l'Amérique du Nord ; mais je dois pourtant faire une exception en faveur de la fameuse chute du *Chawenigan*. Nous avions passé la nuit du 9 juin au pied de cette cataracte. Le lendemain, accompagné du charpentier et de notre jeune sauvage, je voulus aller jouir de cette cascade importante, dont la veille nous n'avions pu voir que la partie inférieure. Nous grimpâmes à travers un bois touffu jusqu'au sommet de la colline, d'où se précipitent en tourbillonnant les eaux limpides du Saint-Maurice. Un bruit sourd et majestueux nous avertit que nous n'étions pas éloignés du gouffre, et quelques minutes après nous contemplions, à son point de vue le plus heureux, cette scène magnifique.

Une île, ou plutôt un amas de rochers, en divisant la rivière à l'endroit de la chute, forme ainsi deux immenses cascades dont les eaux se rejoignent au fond de l'abîme pour reprendre leur course en commun. Nous ne vîmes que la branche *Est* de la cataracte, le temps ne nous permettant pas de visiter celle du *Nord* qui, à ce qu'on assure, l'emporte de beaucoup sur la première. Cette chute du Saint-Maurice, située à douze lieues des Trois-Rivières, a près de cent pieds d'élévation ; elle est visitée par un grand nombre d'étrangers que la curiosité y attire de toutes parts. Mais j'allais oublier ma promesse de m'abstenir de toute digression. Et pourtant il faut vous raconter encore une circonstance de notre voyage, qui se rattache plus directement à mon but.

Le 16 juin, huit jours après notre départ, étant au bas des huit grands rapides qu'on aperçoit après le fameux passage de la *Tuque*, nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver un canot qui venait à notre rencontre. Il était monté par quatre jeunes hommes de la tribu sauvage des *Têtes-de-boule* qui, partis de Warmontashing le 12, avaient fait en quatre jours près de quatre-vingts lieues. Ils nous saluèrent affectueusement, mais ils paraissaient tristes. M. Morault leur demanda en langue *Abénugué* quel pouvait être le sujet de leur peine. L'un d'entre eux répondit : « Nous sommes surpris et attristés de ne point voir la *robe-noire* qui nous a visités l'année dernière. — « M. Payment a failli mourir et n'a pu cette fois retourner parmi vous, » leur a répondu M. Morault, « et comme le gardien de la prière (l'évêque) ne veut pas vous abandonner, il nous a envoyés à sa place pour vous instruire. » Ces quelques paroles suffirent pour les satisfaire. Continuant alors de s'adresser à mon confrère, ils lui dirent : « Nous étions très en peine de toi à Warmontashing, voyant que tu n'arrivais pas ; alors nous nous sommes dit : Partons et allons vite au-devant de la *robe-noire*. Nous avons donc descendu le fleuve, bien résolu de poursuivre notre route jusqu'au grand village (Québec), si nous ne t'avions rencontré. Maintenant, merci au Grand-Esprit qui veut que tu sois venu au milieu de nous ; nous allons le prier pour qu'il te protège jusqu'à ton arrivée à la cabane de la prière (l'église), où tu dois nous instruire. »

Ces bons néophytes ne voulurent plus se séparer de nous ; leur canot voguait à côté du nôtre pendant les six jours que nous employâmes à nous rendre au poste de Warmontashing. Nous y arrivâmes le 22, à la tombée de la nuit. En présence de ce lieu tant désiré, à la vue des sauvages dispersés sur la rive du fleuve, quelles douces émotions s'emparèrent de mon âme ! Dangers du voyage, travaux, fatigues, privations, tout avait disparu en apercevant à deux pas de moi des amis, des frères, plus que cela, des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, que j'étais appelé à sauver ! Je ne les connaissais pas encore ; mais la peine qu'ils m'avaient coûtée me les rendait bien chers.

Je les voyais, hommes, femmes et enfants, sauter de joie et exprimer à leur manière le bonheur qu'ils éprouvaient de notre arrivée au milieu d'eux. A mesure qu'avancait notre barque, on se hâta de terminer sur la rive les préparatifs de notre réception. Sur les ordres de M. McLeod, commandant

du poste, le pavillon avait été hissé, et les hommes réunis en groupes chargeaient leurs fusils. Nous mettons pied à terre, et aussitôt une décharge générale se fait entendre pour nous saluer. Après quelques paroles échangées avec M. McLeod, après nos remerciements pour ses offres obligeantes nous vîmes à nos sauvages : il fallut leur donner à tous la main ; comme ils étaient nombreux, la cérémonie fut assez longue. Ils ne nous quittèrent plus de tout le soir, et la journée fut terminée par la prière en commun que nous fîmes au pied d'une grande croix.

Le 22, nous eûmes le bonheur de célébrer la sainte Messe dans un des appartements du fort. Oh ! que j'offris de bon cœur à Dieu la victime sans tache pour le salut de ces pauvres Indiens !

Après le saint sacrifice, *Oskiloï*, un des chefs, suivi de plusieurs hommes de sa tribu, vint nous demander audience. S'adressant à M. Morault, il lui parla ainsi : « Mon Père, te voi à en fin au milieu de nous : qu'il y a longtemps que nous sommes ici ; nos provisions sont toutes consommées, et nous ne prenons presque pas de poisson, parce que l'eau est trop haute. Les endroits où il y en avait beaucoup, en sont aujourd'hui tout à fait dépourvus. Qu'allons-nous devenir, mon Père ? Cependant nous aimons mieux mourir que de nous passer de confession cette année. Voici ce que nous avons résolu. Si la pêche est toujours malheureuse, nous jeûnerons pendant dix jours pour demeurer avec toi ; nous souffrirons, mais n'importe ; nous le ferons avec plaisir pour sauver notre âme. Au bout de dix jours, si le Grand-Esprit ne nous envoie pas de poisson, la nécessité nous forcera de partir ; nous te quitterons enfin, quoique avec beaucoup de peine. »

Oskiloï ayant cessé de parler, nous lui répondîmes que notre intention avait été d'abord de nous arrêter quelques jours à Warmontashing ; mais, ajoutâmes-nous, puisque la disette de vivres ne vous permet pas de demeurer plus longtemps, nous allons nous acheminer ensemble vers la chapelle de Kikendache. Nous nous mêmes, en effet, en marche le lendemain, je pris les devants avec quelques sauvages qui m'offrirent leur canot, et le 27 nous mettions à terre à Kikendache. Un coup de fusil tiré à dessein avertit de notre arrivée les sauvages campés aux environs de la chapelle.

Ils vinrent en très-grand nombre me présenter leurs félicitations. Je causai assez longtemps avec eux ; ils étaient si heureux de posséder un missionnaire, qu'ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Le lendemain M. Morault arriva avec le reste des Indiens que nous avions rencontrés à Warmontashing. Nous réglâmes aussitôt les exercices de la mission, que mon confrère ouvrit le soir même par une instruction préparatoire.

A continuer.



BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite).—Encore la question du chemin de fer.—Attaque des Jésuites en Suisse.

Il devait y avoir progrès ; il y en eut ; et ils furent si rapides, non seulement sous le rapport de l'instruction, mais encore sous celui de l'éducation ; car la partie morale qui, pour les chefs et les vieillards, était la plus facile à saisir, fut naturellement celle qui se traitait le plus souvent et en particulier et en public ; et comme les exhortations joignaient à l'autorité de la parole, la force du bon exemple, il en résulta dans la masse un entraînement si universel que bon gré mal gré ceux qui avaient le plus en partage la puissance d'inertie, comme les pauvres vieux et les pauvres vieilles, étaient bien obligés de marcher ; marche forcée, dira-t-on peut-être, entraîné purement naturel. On dira ce que l'on voudra, mais ce qui est bien certain, c'est que Celui qui avait donné à l'eau la vertu de laver leurs péchés, donna à cet entraînement, de quelque nature qu'on voudra le qualifier, celle de produire des effets qui assurément n'ont pas été purement naturels : on en jugera par les faits qui suivent :

Il est dit par exemple que depuis Septembre jusqu'au moment où je vous écris, ce qui renferme un espace de six mois, il n'est pas venu à ma connaissance qu'il se soit commis, dans le village du *Cœur de Jésus*, une seule faute que l'on puisse appeler faute ; et qu'un très-grand nombre de personnes qui n'avaient à se reprocher que des manquements fort légers, sont venues en faire la confession publique, en des termes qui témoignaient une douleur qu'il serait bien à désirer que les plus grands coupables eussent au confessionnal de la pénitence. J'ai vu des maris venir après leurs femmes ; des mères suivre leurs filles, non pour appuyer les accusations qu'elles avaient faites, mais pour s'accuser eux-mêmes d'avoir donné lieu aux fautes qui en étaient la matière par leur peu de patience ou de charité. En entendant de tels aveux, je me croyais reporté aux jours si beaux de mon noviciat, où j'avais eu occasion d'admirer tant de fois la vertu de nos confrères.

Ce qui est encore bien digne de remarque, c'est que tous les adultes qui n'avaient pas encore reçu le baptême, firent tous plus d'instance que jamais pour qu'on le leur donnât ; qu'enfin de tous ceux qui s'étaient réunis pour

se préparer à leur première communion, il n'y en eut pas un seul qui ne fût jugé digne d'y être admis, et que la plupart se conduisirent de manière à pouvoir être proposés pour modèles à plus d'un chrétien de l'ancien monde. Quelle simplicité ! quelle piété ! quelle charité ! mais surtout quelle foi ! Assurément il en fallait quelque chose de ces vertus et à ces bons vieillards qui, pour apprendre leurs prières, se faisaient les écoliers des enfans de leurs enfans ; — et à ces enfans obligés de faire violence à leur mobilité naturelle pour communiquer lentement une partie de ce qu'ils savaient à leurs vieux pères ; — et à ces mères de famille qui, après avoir donné à la réfection corporelle de leurs enfans le morceau qu'elle se refusaient à elles-mêmes, passaient les longues soirées de cette époque à rompre, non-seulement avec eux, mais encore à des personnes étrangères à leur famille, le pain de la divine parole qu'elles avaient recueilli pendant le jour ; — et à ces vieux chasseurs qui, non contents de se priver d'une occupation qui joignait pour eux l'utile à l'agréable, passaient des nuits entières, (j'en ai connu un qui en a passé jusqu'à trois *coup sur coup*), pour enfoncer dans la tête de quelques sourds ce qu'ils devaient savoir pour partager le bonheur de leurs frères ; — et à ces pauvres aveugles qui, pour ne pas manquer une seule explication de catéchisme, se faisaient conduire avant les autres auprès des tableaux que la *Robe noire* expliquait ; — et à ces hommes plus intelligens que les autres qui refusaient le plaisir si naturel d'apprendre de nouvelles choses, pour répéter cent fois celles qu'ils avaient saisies dès la première ; — enfin et il en fallait à ces chefs pour se lever souvent un point du jour, quelquefois au milieu de la nuit, par un temps froid et pluvieux, afin d'exhorter leurs gens à pleurer leurs péchés.

« J'ai parlé de leur foi, comme elle est simple ! comme elle est pure cette foi ! comme elle est confiante surtout ! La première idée qu'on s'est efforcé de leur inculquer, c'est que la bonté de Dieu n'est pas moins grande que sa puissance ; et ils sont si convaincus pour la plupart de cette consolante vérité qu'ils demandent à Dieu de faire des miracles, comme nous lui demandons notre pain quotidien. On leur a dit que l'Extrême-Onction avait la double vertu de purifier l'âme et de rendre la santé au corps, si Dieu le juge à propos : il ne leur vient pas à l'esprit de douter de l'un de ces effets plutôt que de l'autre ; et sur sept ou huit malades dont on disait : *Ils sont mourants* ou, *ils sont morts*, à qui j'ai administré ce sacrement, il n'y en a pas un qui ne jouisse d'une santé florissante.

« Un matin, après mon action de grâces, on me dit : *Une telle personne qui n'était pas au catéchisme, n'est pas bien* : Je réponds que j'irai la voir. Une heure après sa sœur accourt et c'est pour me dire qu'elle est morte. Inconsolable de cette nouvelle, je cours, dans l'espérance que peut-être on se trompe. A mon arrivée dans la loge que je trouve remplie de visiteurs, on me répète : *Elle est morte !* Je me penche vers elle pour m'assurer du fait, et pas le plus petit signe de vie. Je dis, avec une sorte d'impatience, à ceux qui m'environnaient : *Mais priez donc....* On prie, je fais entendre le mot de *Baptême* à l'oreille de notre catéchumène, et je remarque sa lèvre inférieure faire un léger mouvement, bientôt l'autre joint le sien, et me donner ainsi la certitude que j'avais été compris. Elle était instruite, je la baptisai ; elle s'assied sur son lit, fait le signe de la croix avant de boire un peu d'eau qu'on lui présente ; et peu de jours après elle partait pour la chasse, bien persuadée qu'elle avait été morte. Qu'elle ait été morte réellement ; je n'en sais rien ; mais qu'elle ait été dans un état tel que les Sauvages l'ont cru, le fait est certain, et il contribua certainement à ajouter un degré de plus à leur confiance.

« Quelques jours après, un homme que j'avais baptisé récemment vint me dire que sa petite fille se meurt : « Père, dit-il à la *Robe noire*, tous les remèdes que tu lui as donnés n'ont rien fait ; depuis la veille elle refuse le sein de sa mère ! — A-t-elle une médaille, ta petite ? — Non. — Tiens, en voici une, tu la lui mettras au cou, et tu prieras comme cela !... etc... Il fait comme il est dit, et l'enfant reprend le sein de sa mère, s'endort d'un sommeil paisible, et revient à la santé pour aller à la chasse deux ou trois jours après avec ses parens.

« Ils ont une grande foi dans le signe de la croix, et ce n'est pas sans raison, ils sont tous témoins des effets merveilleux qu'il produit sur leurs terres. Non-seulement ils le font au commencement de leurs prières et de leurs principales actions ; mais encore, ont-ils préparé le calumet, ils ne le porteront à la bouche que le signe de la croix ne l'ait sanctifié. — Se penchent-ils sur

un ruisseau pour étancher leur soif, leur main semble se refuser à faire immédiatement autre chose que le signe de la croix. Non contents de cette dévotion pour eux-mêmes, à peine leurs enfans peuvent-ils articuler un mot, qu'ils déjà ils articulent les paroles du signe de la croix. — J'ai vu le père et la mère penchés sur le berceau de leur fils unique qui se mourait, recueillir toute la force dont leur cœur était capable pour lui suggérer de faire le signe de la croix ; et le petit enfant qui n'avait que trois ans, faire les derniers efforts pour porter sa petite main à son front, et ne rendre le dernier soupir qu'après avoir fait ce signe si consolant.

« Voici une scène non moins touchante. Une jeune femme, assise auprès d'une tombe qui renfermait les restes de sa fille unique, s'entretenait avec une autre enfant du même âge, qu'elle avait tenue ce jour-là sur les fonts du baptême : et lui montrant le ciel, elle lui disait : « Vois mon enfant, comme on est heureux de mourir quand on est baptisé, si tu mourais aujourd'hui tu irais revoir ma petite Clémence, » et il y avait dans le ton et la physionomie de cette pieuse mère quelque chose de si calme qu'elle semblait déjà habiter elle-même le séjour dont elle parlait.

« C'est ainsi qu'en s'approchant du terme heureux après lequel elle soupirait, cette église naissante offrait le tableau des vertus les plus pures. La semaine qui précéda l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge fut consacrée à mettre la dernière main à la préparation des cœurs. Que vous dirai-je de cette heureuse semaine. Que les instructions aient été plus fréquentes, les prières plus longues, les confessions plus entières ? Non ; la chose n'était guère possible ; mais que les instructions aient été plus propres encore à la fin qu'on se proposait ? Oui ; c'était le bon P. Jozet, avec toute la ferveur de son troisième an de noviciat, qui les faisait. Que les prières aient été plus ferventes ? Oui ; à mesure que l'on s'approchait du foyer il était naturel que l'on en ressentit de plus vives ardeurs. Que les confessions aient été mieux faites ? Oui ; parce que l'expérience des précédentes, et la répétition continuelle de mêmes avis, les avaient enfin amenées à la forme qu'elles devaient avoir.

« En admettant à la participation des Saints Mystères certaines âmes dont l'intelligence plus bornée, ou dont les antécédens connus eussent pu faire douter des dispositions du cœur, j'avais craint d'avoir été trop vite en besogne ; ce n'était pas non plus une certaine appréhension que j'étais entré seul au confessionnal pour entendre, sans le secours d'un interprète, des confessions, dont la clarté ne faisait pas toujours la première qualité. Mais outre que j'avais les plus fortes raisons pour en agir ainsi, la charité, la brieveté, la douleur, je dirai pour plusieurs le scrupule des derniers aveux, le calme, la piété, la persévérance qui en ont été la suite, tout me rassura sur le parti que j'avais cru devoir prendre.

La suite au prochain numéro.

— D'après les rapports du *Canadien*, la question des chemins de fer depuis Québec jusqu'à Halifax, s'agit sérieusement dans cette ancienne capitale. Dans une assemblée qui eut lieu dernièrement, composée des membres les plus respectables de la ville, la question fut discutée en détail d'abord par l'honorable Maire Caron, pré-sident de l'assemblée, ensuite par les honorables Walker, Neilson, Aylwin, Cochran et Forsyth. Tous ces Messieurs firent connaître au long les avantages qui devaient résulter d'une semblable entreprise, l'accroissement du commerce et de la prospérité pour Québec et le pays en général par la facilité des communications qui se feraient en hiver comme en été jusqu'à Halifax qui est le seul port libre pour l'Amérique Anglaise pendant dix mois de l'année ; l'épargne de plusieurs milliers de louis qu'il faut payer aux Etats-Unis chaque année avec le transport des malles ; le défrichement d'une immense étendue de terre propre à l'agriculture, qui encouragerait le commerce et faciliterait l'émigration ; que dans un temps de guerre avec nos voisins, il serait aisé d'avoir des forces pour la défense du pays même au milieu de l'hiver par la facilité des transports toujours prêts au besoin que les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick étaient intéressées à l'entreprise ; qu'elles y contribueraient infailliblement de tous leurs efforts, qu'il n'y aurait pas de difficulté à trouver des fonds chez les capitalistes d'Angleterre, lesquels fourniraient l'argent non seulement pour les chemins de fer en Angleterre, mais encore pour ceux d'une partie de l'Europe, et même pour les Etats-Unis ; ce qui serait pour eux un moyen infaillible de tirer de bons intérêts de leur argent. M. James Forsyth dit qu'un chemin de fer d'Halifax à Québec destiné à être continué immédiatement jusqu'aux grands lacs, est sans doute une entreprise gi-

gantesque et presque impossible; mais qu'il n'est pas de cette opinion; car en visant à la jonction de l'Atlantique et des lacs Huron au St. Clair nous engageons les sympathies de tous les colons: considérant la grandeur des capitaux qui seraient employés dans le pays et les avantages qui en résulteraient, on ne peut douter que le Canada n'accordât pour 15 années £50,000, par années. La nouvelle Ecosse et le Nouveau-Brunswick £25,000 chacun; on ne peut douter que le gouvernement impérial ne voulût garantir une somme égale à celle garantie par les trois colonies; ce qui formerait pour 15 années un revenu certain de £200,000 par an; et si l'on considère le peu que coûterait le bois ainsi que les terres que le chemin traverserait, en faisant le calcul sur le coût des chemins de fer aux Etats-Unis, il est évident qu'il ne faudrait pas plus de dix millions: quelque forte que cette somme puisse paraître avec une garantie de £200,000 par an durant 15 années, outre le trafic, les actions seraient placées à Londres avant que l'encre avec laquelle le prospectus serait écrit fut sèche.

—Nous apprenons de Fribourg que les Jésuites qui sont maintenant à Lucerne ont failli être la victime d'un assaut brutal à leur arrivée dans la ville de Berne. Leur voiture fut aperçue par ces amis de Berne qui attendaient leur arrivée, et qui coururent pleins de fureur aux deux voyageurs qui s'y trouvaient alors. Ils furent horriblement battus et ne durent leur vie qu'à leurs plus pressantes supplications et aux preuves les moins équivoques de leur amitié pour leurs furieux et aveugles assaillans ainsi que leur haine invétérée pour les Jésuites. Or ces deux voyageurs étaient des *Corps-Francis* qui avaient pris place dans la voiture au moment où elle laissait Fribourg sans connaître quels étaient les autres passagers. Les Jésuites qui avaient jugé prudent de laisser leurs habits de religieux pour prendre un habit laïc, descendirent de voiture au moment d'entrer dans Berne et filèrent leur chemin par la ville tranquillement sans être inquiétés, lorsque le dessein formé de les maltraiter retomba par une heureuse méprise sur leur plus mortels ennemis.

—M. J. O. Paré, Chanoine, ci-devant Assistant-Secrétaire, est maintenant Secrétaire de l'Evêché et du Diocèse de Montréal.

—Le Calendrier pour 1846 est maintenant en vente à notre bureau. (Voir l'annonce.)

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

Congrès scientifique.—On nous écrit de Reims :

Monsieur le Rédacteur,

J'arrive de Reims, où vient d'avoir lieu le 13, la session du *congrès scientifique* de France, institution nommée dont le but est de faire jaillir successivement la lumière sur tous les points du royaume. Jamais, pour le recevoir, on n'avait montré tant de sympathie et déployé tant de magnificence. Mgr. l'archevêque, beaucoup de membres du clergé de Reims et de plusieurs autres diocèses; le conseil-général du département, la ville, la population tout entière, ont rivalisé de zèle et d'empressement, le premier en ouvrant au congrès les magnifiques salons de son palais archiépiscopal, les seconds en apportant le concours de leurs lumières, les autres en votant des fonds, en donnant des fêtes et en mettant leurs trésors scientifiques et leurs maisons particulières à la disposition des étrangers. Le congrès comptait onze cents adhérents.

En voyant la vieille cathédrale, parée des ornements de sa gloire, étaler ses joyaux, ses antiques tapisseries, en l'entendant tous les jours exprimer majestueusement sa joie par la voix de ses bourdons, en voyant des savants en tout genre et de tous pays se presser dans l'enceinte du palais archiépiscopal, à l'ombre de cette même cathédrale qui semblait s'être rajeunie, on pouvait se croire revenu au temps où le savant Gerbert, invité par l'archevêque Adalbéron, venait prendre, dans ces lieux-mêmes, la direction des écoles, et, par sa brillante parole, attirait des élèves du fond de l'Allemagne, de l'Italie, des Espagnes et de toutes les contrées de l'Europe. C'était merveille de voir les savants de tout âge fraterniser avec le prêtre, l'écouter, l'applaudir et parler des choses saintes, à leur tour, avec un respect profond. De son côté, le clergé s'est constamment montré, dans toutes les parties, à la hauteur de sa mission. A l'exemple du savant prélat qui dirigeait avec tant de dignité, de tact et d'esprit, ces tournois de la pensée, il a fait constamment preuve de science autant que de piété et de charité. De part et d'autre, en apprenant à se mieux connaître, on a appris à s'estimer et à s'aimer. Le congrès scientifique n'aurait produit que ce résultat, qu'il faudrait encore bénir son passage dans la noble cité, jadis reine de la Gaule-Belgique.

Vous dire le zèle avec lequel, dès sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, chacun courait à la section qu'il avait choisie; vous résumer tant d'habiles et savantes discussions; vous dire comment quelques uns oubliant

qu'une partie de nous-mêmes a besoin de manger; vous raconter les savantes excursions qui ont eu lieu dans les églises et partout où l'antiquité a laissé quelques vestiges, sous la conduite de savants archéologues, surtout de M. Bourassé et Didron, qui savent si bien déchiffrer ces magnifiques poèmes en pierre, composés par nos aïeux; vous décrire la belle messe pontificale du dimanche où le prélat, après s'être montré si bon, a paru si majestueux, où le clergé et d'antiques cérémonies propres à l'église de Reims, ont fait passer sous nos yeux tant de pompe et de dignité; vous dire les fêtes qui se sont succédées, les ravissantes concerts donnés par la société philharmonique dans l'immense *salle du festin royal*, qui servait également aux séances générales du congrès, vous dire enfin combien les étrangers ont été enchantés des Rémois et les Rémois des étrangers, c'est ce que je n'entreprendrai pas. Je me contenterai de former, en terminant, le vœu bien sincère que partout le *congrès scientifique* soit reçu comme à Reims, et que partout, comme là, le clergé y prenne part, se mêle activement à ces pacifiques combats, accoure, à l'exemple de Mgr. l'évêque de Versailles, des lieux éloignés pour l'encourager de sa présence, et prouver ainsi qu'il est, comme il l'a toujours été, non pas l'ennemi, mais l'ami sincère et dévoué des lumières et du véritable progrès.

Un membre du congrès scientifique de Reims.
Univers.

ANGLETERRE.

—M. Ward, dont nous avons dernièrement rapporté la conversion, et sa jeune épouse, ont été confirmés, le 14 septembre, au collège d'Oscott, par Mgr. Wiseman, ainsi que madame Campbell Smith qui a tout récemment embrassé la foi catholique, à l'exemple de son mari, qui l'avait fait quelques mois auparavant. Un grand nombre de personnes assistaient à cette cérémonie; on remarquait parmi elles MM. Bernard Smith et Talbot, ministre protestants convertis qui ont dû être ordonnés diacres ces jours derniers. MM. Montgomery et Capes étaient aussi présents.

—Plusieurs puséistes ont récemment embrassé le catholicisme. Ce mouvement religieux se propage, et le *Morning advertiser* publie à ce sujet réflexions suivantes :

« Les journaux sont remplis de nouvelles conversions de protestants au catholicisme. Une famille tout entière de l'ouest de l'Angleterre vient d'embrasser la communion; le mari et ses trois sœurs sont proches parents d'un ministre qui habite la localité. Ce fait est une nouvelle preuve que l'enseignement tractarien prépare les néophytes aux dogmes de l'Eglise de Rome, et cependant le clergé puséiste prétend qu'il n'y a aucune liaison entre la théologie d'Oxford et celle de Rome. Il est pénible de penser qu'il y a peut-être aujourd'hui plusieurs milliers de ministres protestants qui sont payés pour enseigner la religion protestante, et qui de cœur sont tout aussi attachés à l'Eglise de Rome que si déjà ils faisaient partie de sa communion. C'est-là un des maux qui résultent de son établissement ecclésiastique. »

Ces doléances des journaux protestants au sujet des fréquentes conversions qu'ils ne peuvent plus passer sous silence, confirment de plus en plus l'espérance que nous avons toujours manifestée de voir les puséistes ramenés au catholicisme par la force inévitable du mouvement qu'ils ont eux-mêmes imprimé à leurs études et à leurs travaux ecclésiastiques.

Ces conversions à la foi catholique deviennent aussi nombreuses que remarquables. Le recteur de Bridgewater (Somerset), M. Cayes, à la tête d'un nombre assez considérable de ses paroissiens les plus respectés, vient de consommer son abjuration des erreurs anglicanes; déjà même ils ont entrepris de se construire une chapelle. D'autre part, M. Ward, d'Oxford, vient de publier les motifs de son retour à l'Eglise catholique. A la question qui pourrait lui être adressée sur le motif qui a si longtemps retardé sa conversion, il répond qu'ayant toujours cru que dans l'Eglise anglicane, il était permis de croire tout ce que croit l'Eglise romaine, il n'avait pas pensé que cette démarche fût nécessaire; mais que l'intervention de l'évêque et de l'Université lui ayant prouvé qu'à cet égard il était dans l'erreur, il avait cru de son devoir d'obéir, à l'instant même, aux impulsions de sa conscience.

LIVERPOOL.

—Mgr. Brown a posé, le 9 juillet, la première pierre d'une église qui sera, dit-on, un des plus beaux monuments de Liverpool. Cette église, qui est destinée aux Jésuites, sera sous l'invocation de Saint-François-Xavier. Le provincial des Jésuites d'Angleterre et un grand nombre de Pères de la même compagnie étaient présents à cette cérémonie.

Univers

SUISSE.

—En parlant de l'assemblée des catholiques qui se sont réunis à Lucerne, pour se concerter sur les moyens de conserver la liberté religieuse, le *Siecle* s'exprime en ces termes :

« Personne ne sera dupé de cette combinaison jésuitique. Les Jésuites ne sont pas l'Eglise, ils n'ont pas un symbole particulier de foi. Cette compagnie se cache sous le masque de la religion pour dominer la société par la corruption. C'est-là un fait judiciairement avéré dans tous les pays d'Europe, et même à Rome. On ne pense pas à exclure les Jésuites parce qu'ils appartiennent à un ordre religieux; on demande qu'ils soient frappés par la loi comme corrupteurs, comme brouillons, comme artisans de discorde publiques. Il serait en vérité trop comode de venir infecter la société de la bave la plus impure, et d'en être quitte pour dire: Ceci est une affaire de liberté confessionnelle. S'il en était ainsi, tous les crimes, toutes les dissolutions, toutes les intrigues, pourraient s'excuser par un motif de conscience.

Les gens de Lucerne déclarent encore une fois qu'ils ne céderaient pas devant un décret fédéral, parce que les matières religieuses ne sont pas du domaine de la diète, mais, encore une fois aussi, la question de moralité et de tranquillité publique."

Ne dirait-on pas qu'entre le *Siclé* et le *Constitutionnel*, il y a assaut de haine et d'imputations absurdes contre ces religieux que tant de calomnies ne rendent que plus respectables et plus chers à tous les catholiques ?

Ami de la Religion.

ESPAGNE.

—Suivant le *Catholico*, les brefs adressés de Rome au chapitre de Tolède relativement à la nomination de juges et d'examineurs synodaux, ont été retenus par l'autorité civile, bien qu'ils ne portassent aucune atteinte aux prérogatives d'Isabelle. Cette mesure est éminemment nuisible aux prêtres qui devaient être examinés, aux paroisses que l'on prive de pasteurs, et au gouvernement lui-même, pour qui son hostilité envers Rome ne peut hâter les résultats qu'il poursuit depuis si long temps.

Ce n'est pas, du reste, le seul fait qui s'élève contre lui à propos de l'Eglise. Le clergé demeure toujours en butte à une misère profonde. En Andalousie, dans la Vieille-Castille et dans la Galice, des prêtres sont réduits à mendier pour vivre ; quelques-uns sont traqués afin de payer un impôt aux produits duquel ils n'ont point participé depuis vingt-cinq ou trente mois. En certains endroits, les autorités ont eu recours à la friponnerie pour se mettre en règle ; on a fait dire aux ecclésiastiques qu'ils pouvaient envoyer leurs quittances et qu'on allait les payer : ce qu'ils firent, car ils croyaient à la bonne foi des administrateurs ; on refusa ensuite de s'acquiescer envers eux, prétendant qu'ils demandaient deux fois. Comment qualifier de pareils moyens ?

D'un autre côté, malgré la loi relative à la dévolution des biens de clergé, des ventes ont encore eu lieu en plusieurs localités ; à Cordoue, l'on vient de démolir le couvent et l'église des religieuses du St. Esprit, pour en faire une place ; le couvent de Notre-Dame-des-Neiges, pour y substituer une école, et celui des religieuses de Saint-Martin, pour en faire une promenade.

Journal des Villes et des campagnes.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

—Les médecins du gouverneur-général nous annoncent un heureux changement dans la santé de Son Excellence. Le dernier bulletin dit que lord Metcalfe a pu tous les jours faire un tour de voiture de plusieurs heures.

Minerve.

FRANCE.

—Voici que le *Globe*, entraîné par un vertige inexplicable, embouche la trompette pour glorifier la politique extérieure du gouvernement de juillet :

"L'abaissement de la France depuis quinze ans est, dit-il, une calomnie nouvelle ajoutée à toutes les calomnies que les ennemis de nos institutions cherchent à préparer dans le gouvernement. La France, depuis quinze ans, au lieu d'être abaissée, a été élevée. Elle a vu son influence s'étendre, se consolider en Europe, et jamais sa situation n'a été ni meilleure, ni plus forte ni plus honorable."

Qui le croirait à voir tout ce qui se passe, à recueillir tous les témoignages qui accusent cette politique d'abaissement continu, comme l'a qualifiée M. Villemain ? Que de faiblesses sont révélées chaque jour, qui devraient rendre plus circonspects les champions du système ! Malgré son excessive anglomanie, M. Thiers ne l'a-t-il pas accusé lui-même ? Il a dit, le 22 janvier 1842, à la chambre des députés :

"Ce gouvernement que j'aime, ce gouvernement auquel je suis dévoué, aura la honte ineffaçable, si l'on ne prend pas une grande résolution, d'être venu au monde pour amoindrir la France."

"Pauvre France ! jadis si grande et si prospère, dans quel état de misère, d'avilissement t'ont plongée les hommes de l'abaissement continu ! Il semble que tu sois aujourd'hui l'unique domaine de l'égoïsme ambitieux et du charlatanisme insolent, qui se montre si peu soucieux de ta dignité et de ta gloire. Mais que leur importent tes intérêts ?

Dans une autre circonstance, M. Thiers disait à M. Guizot : "Vous avez deshonoré la France !" Et M. Guizot lui répondait : "Vous, vous l'avez ruinée." Ils avaient raison tous deux ; entre leurs mains, sous leur direction, quoi que dise le *Globe*, jamais la situation de la France n'a été plus fâcheuse, moins forte, moins honorable. *Journal des Villes et des Camp.*

SUISSE.

Lucerne.—Le capitaine Ulmi, qui, après avoir joué un rôle assez marquant dans l'expédition des corps francs, était détenu à la maison de correction de Lucerne, vient de s'en échapper ; un citoyen de Lucerne, soupçonné d'avoir favorisé cette évasion, a été arrêté.

Univers.

ESPAGNE.

—Le journal l'*Espagnol* a publié, sur l'entrevue de Pampelune, un article qui a donné l'éveil à toute la presse de Madrid.

L'*Espagnol* prétend que deux questions principales ont été agitées entre la famille royale d'Espagne et les princes français : le mariage de la reine Isabelle et celui de l'Infante, sa sœur. Sur le premier point, toute décision aurait été ajournée comme prématurée ; mais le mariage de l'Infante avec le duc de Montpensier serait définitivement arrêté.

Univers.

ÉTATS-UNIS.

—On lit dans une correspondance éditoriale du *Courrier des Etats-Unis* :

—Il nous est arrivé d'Afrique une nouvelle grave et douloureuse. Pendant de l'époque du Radaman, espèce de carême des Arabes pendant lequel la guerre sainte est réputée la plus agréable à Dieu, Abd-el-Kader est parvenu à fanatiser les Beni Snassen et autres tribus indépendantes de l'empire du Maroc ; il est rentré à leur tête dans la province éloignée de l'Algérie désignée sous le nom de Tell, dont il a rallié, par la terreur, sous ses drapeaux, les tribus qui nous étaient soumises et qui n'ont pu résister à son invasion ; puis il a inauguré sa réapparition par un acte de trahison dont les annales à foi punique offrent seules l'exemple. Un chef indigène, Mouleï Cheikh, a été l'instrument de cet acte d'odieuse perfidie, dont près de 450 de nos soldats ont été les victimes. Ce chef, devenu notre allié, et qui, par son hypocrite dévouement, avait su nous inspirer toute confiance, se présenta, le 21 septembre, au camp de Djemâa-Ghazaout, et implora le secours du colonel de Montagnac contre Abd-el-Kader qui dit-il devait venir en personne à la tête, de 200 hommes seulement, pour enlever un douar voisin. Les détails paraissent si précis, que le colonel Montagnac n'hésita pas à accorder la protection demandée par des alliés. Il partit avec 450 hommes, dont 60 hussards, et se laissa guider par le chef arabe, qui le conduisit dans un défilé où l'attendait Abd-el-Kader à la tête de forces vingt fois plus grandes et embusquées derrière des rochers et dans des ravins. 440 de nos soldats ont péri dans cette embuscade, après des prodiges de valeur, dont les journaux vous donneront les détails, et après avoir soutenu pendant deux jours un siège héroïque, dans une mesure où ils étaient sans eau et sans vivres. 10 hommes seulement dont un seul hussard, sont parvenus à regagner le camp, et 4 de ces soldats sont morts des suites de leurs blessures. Pas un officier, pas un sous-officier n'a échappé, et le colonel Montagnac a été tué un des premiers.

La nouvelle de cette odieux guet-à-pens a soulevé un cri de vengeance dans toute la France, et ce cri a trouvé de l'écho dans le cœur du roi et de nos ministres.

On lit dans le *Messenger* :

"Le conseil des ministres a été réuni ce matin à Saint-Cloud. Le roi a ordonné que six régiments d'infanterie et deux régiment de cavalerie seraient embarqués et transportés sur-le-champ en Algérie, dans la province d'Oran, où M. le maréchal duc d'Isly va recevoir l'ordre de retourner immédiatement.

Courrier des Etats-Unis.

ESCLAVAGE DE MADEMOISELLE BOURK,

DANS LE ROYAUME D'ALGER.

Le comte de Bourk, officier irlandais, au service d'Espagne, ayant été nommé ambassadeur extraordinaire de cette cour à celle de Suède, son épouse, qui résidait en France avec sa famille, se détermina à la rejoindre à Madrid. Elle demanda à cet effet, et obtint un passe-partout pour s'y rendre avec toute sa famille. A Montpellier, on la dissuada de faire son voyage par terre, et à travers des armées de France et d'Espagne. La crainte des troupes, jointe à la commodité du transport, lui fit écouter ce qu'on lui représentait, que, sans s'exposer à tant de périls et de frais, le plus court était de s'embarquer à Cette, d'où elle pouvait en vingt-quatre heures, se rendre à Barcelonne. Elle prit ce parti d'autant plus aisément qu'elle avait déjà fait plusieurs voyages sur mer. Son passe-partout ayant été changé, elle se rendit à Cette : elle y trouva plusieurs barques françaises mais, comme elles avaient leurs cargaisons pour d'autres endroits que l'Espagne, elle fut contrainte de nolisier une tartane génoise qu'elle trouva prête à mettre à la voile pour Barcelonne.

Madame de Bourk s'embarqua avec son fils, âgé de huit ans ; sa fille, âgée de neuf ans et dix mois ; l'abbé de Bourk, une gouvernante pour ses enfants, trois femmes de chambre, un maître-d'hôtel et d'autres domestiques, forment en tout une suite de onze personnes. Elle embarqua aussi une partie de ses meubles et plusieurs effets précieux.

La tartane mit à la voile le 22 octobre 1719. Le 25 du même mois, à la pointe du jour, un corsaire d'Alger, de quatorze canons parut à deux lieues environ au large de la tartane, qui était à la vue des côtes de Palamos. Le capitaine, pour s'en rendre maître, détacha sa chaloupe avec vingt Turcs armés. Ceux-ci, en abordant tirèrent sept à huit coups de fusil sans blesser personne, parce que tout l'équipage s'était mis ventre à bas, ou s'était caché. Les Turcs montèrent sur la tartane, le sabre à la main : l'un d'eux en donna deux ou trois coups à un des domestiques de madame de Bourk ; ils allèrent ensuite à la chambre de poupe, où était cette dame, y posèrent quatre sentinelles ; puis ils conduisirent la tartane au vaisseau corsaire.

Etant arrivés au vaisseau corsaire, ils y firent passer tout l'équipage génois, qui fut aussitôt mis à la chaîne. Le capitaine passa en suite sur la tartane, et se présenta à la chambre de madame de Bourk ; il lui demanda qui elle était, de quelle nation, d'où elle venait et où elle allait ? Elle répondit qu'elle était Française, et venait de France pour passer en Espagne. Il voulut voir son passe-partout, qu'elle lui présenta en le tenant dans ses mains, dans la crainte que ces bar-

bares ne le déchirassent ; mais, sur l'assurance que le corsaire lui donna qu'il le lui rendrait lorsqu'il l'aurait examiné, elle le lui abandonna : après l'avoir lu avec son interprète, il le lui remit, en disant qu'il était bon et qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, sa suite et ses effets.

Madame de Bourk lui représenta alors, qu'étant libre par son passe-port et par sa naissance, elle désirait qu'il la fit conduire dans sa chaloupe sur les côtes d'Espagne, dont elle était si proche ; qu'il devait cette considération au passe-port de France, qu'en usant de la sorte, il lui épargnerait beaucoup de fatigue, et à son époux des inquiétudes mortelles ; que, s'il lui rendait ce service, elle saurait le reconnaître dans l'occasion. Le corsaire répliqua qu'étant renégat, il ne pouvait en user de la sorte ; qu'il y allait de sa tête ; que le dey d'Alger se persuaderait aisément que, sous prétexte de passe-port de France, il aurait rançonné une famille ennemie de son état, et l'aurait remise en terre chrétienne ; qu'il fallait absolument qu'elle le suivît jusqu'à Alger ; que son passe-port, aussi bien que sa personne, fussent présentés au dey, et que, cela fait, on la remettrait entre les mains du consul de France, qui la ferait transporter en Espagne par telle voie qu'elle ét. lui jugerait à propos ; qu'il lui donnait le choix, ou de passer sur son bord, ou de demeurer sur la tartane, sur laquelle elle serait plus libre et plus tranquille que sur son vaisseau.

Madame de Bourk accepta de demeurer sur la tartane ; le capitaine y mit seulement sept Turcs ou Maures pour faire la manœuvre, l'amarra à son vaisseau pour la remorquer, après en avoir enlevé la chaloupe, trois ancres et toutes les provisions, à la réserve de celles de madame de Bourk. Après ces dispositions, le corsaire prit la route d'Alger. Madame de Bourk lui fit présent de sa montre ; elle en donna aussi une au commandant turc de la tartane, avec quatre louis d'or.

Les 28, 29, et 30, il s'éleva une furieuse tempête, pendant laquelle le câble de remorque fut cassé, et la tartane séparée du vaisseau. Le commandant et les autres Turcs, fort ignorans sur la manœuvre (car le corsaire n'y avait pas mis ses meilleurs marins, et d'ailleurs on manquait de boussole, celle de la tartane ayant été brisée dans l'abordage), s'abandonnèrent au gré des vents et de la mer ; la tartane fut néanmoins poussée heureusement sur la côte de Barbarie le 1er. novembre, dans un golfe appelé Colo, au levant de Gigery. On y jeta l'ancre, et le commandant de la tartane, qui ne connaissait pas la terre, envoya deux Maures à la nage pour s'informer en quel lieu ils étaient.

Les Maures des environs, qui avaient aperçu cette tartane, s'étaient rendus armés et en grand nombre, sur le rivage, pour s'opposer à la descente, se persuadant que c'était un vaisseau chrétien qui venait pour les enlever, ou leurs bestiaux ; mais ils furent détrompés par les Maures du corsaire, qui leur dirent que c'était une prise faite sur les chrétiens, et qu'il y avait dedans une grande princesse de France que l'on conduisait à Alger. L'un des deux Maures étant demeuré à terre, l'autre revint à la nage rendre raison de sa commission, apprenant au patron de la tartane quelle était cette côte où il avait mouillé, et sa distance d'Alger ; ajoutant qu'ils devaient avoir passé cette ville, puisqu'ils avaient suivi l'impulsion du vent qui avait régné depuis quelques jours. Sur cet avis, le commandant, impatient de s'y rendre, et de rejoindre son corsaire, ne se donna pas la peine de lever l'ancre ; il coupa le câble, et mit à la voile sans ancre, sans chaloupe et sans boussole.

Il n'était pas à une demi-lieue du golfe qu'il paya cher son imprudence ; un vent contraire s'éleva, dont il ne put se rendre maître et qui le repoussa sur la côte ; il voulut se servir de ses rames, mais la faiblesse de l'équipage les rendait inutiles ; et, malgré ses efforts, la tartane donna contre un rocher, et se brisa. La Providence voulut épargner à madame de Bourk les rigueurs et les peines d'un long esclavage. Toute la poupe fut bientôt submergée, et madame de Bourk, qui était en prières dans la chambre, avec son fils et ses filles de chambre, fut noyée avec eux. Ceux qui se trouvèrent du côté de la proue, entre lesquels étaient l'abbé de Bourk, le sieur Arthur, Irlandais, le maître-d'hôtel, une des filles de chambre, et le laquais s'accrochèrent aux débris qui étaient sur le rocher.

Arthur ayant aperçu quelque chose dans l'eau, qui se débattait contre les flots, descendit ; il trouva que c'était mademoiselle de Bourk, qu'il retira, et il la mit entre les mains du maître-d'hôtel, lui recommandant d'en avoir soin.

L'abbé descendit le premier du débris de la tartane sur le rocher où elle s'était brisée. Avec son couteau, qu'il avait enfoncé avec force dans la fente du rocher, il s'y soutint quelque temps contre la violence des vagues ; elles le couvrirent et le poussèrent même du côté d'une roche sèche, d'où pour gagner le rivage, il y avait encore

un petit bras de mer à passer ; pour y parvenir, il voulut se saisir d'une planche du débris qu'il trouva sous ses mains, mais elle lui échappa ; enfin il se servit d'une rame, avec laquelle il gagna un rocher adhérent à la terre ferme.

Les Maures, qui étaient sur le rivage, le saisirent, le dépouillèrent, lui coupèrent ses habits, et le maltraitèrent encore. Les autres Maures, en grand nombre, se jetèrent à l'envie dans la mer, s'attendant à trouver un riche butin. Le maître-d'hôtel, qui tenait entre ses bras mademoiselle de Bourk, fit signe à deux de ces barbares, qui vinrent à lui ; et, quand ils furent à quatre pas, il la leur jeta de toute sa force, ils la requèrent ; et la prenant l'un par la main, et l'autre par un pied, ils la conduisirent au rivage, où ils lui ôtèrent seulement un soulier et un bas pour gage de sa servitude. Ce maître-d'hôtel, qui a confirmé toutes les circonstances de ce tragique événement, a assuré que, pendant qu'il la tenait encore entre ses bras, voyant venir ces barbares, cette jeune enfant, formée à la vertu et à la piété par sa mère et son oncle, lui dit avec un air au-dessus de son âge :

“ Je ne crains pas que ces gens-là me tuent, mais j'apprends qu'ils me fassent changer de religion ; mais je souffrirai plutôt la mort que de manquer à ce que j'ai promis à Dieu. ” Il la confirma dans ces généreux sentimens, l'assurant qu'il était dans la même résolution, à quoi elle l'exhorta d'une manière fort pressante.

Suite et fin au prochain numéro.

A VENDRE,
A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,
LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse ; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

LIVRES
A L'USAGE DES
ECOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,
A CINQ PAR CENT,
Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre **A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.**

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

ORNEMENS D'ÉGLISE.
ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE
(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)
— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,
UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

“	“	“	avec croix-sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout
2 DALMATIQUES. Fond ditto	ditto	ditto	ditto ditto ditto
ORFROIS	ditto	ditto	ditto ditto ditto
UNE CHAPE, Fond ditto	ditto	ditto	ditto ditto ditto
CHAPERON et BANDES	ditto	ditto	ditto ditto ditto
LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une	GLOIRE or et argent.		

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “
N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.
New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.

SATINS DE DIVERSES COULEURS.

DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.

ORFROIS DE DALMATIQUES

" " CHAPES.

— DE PLUS —

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,

ÉTOILES PASTORALES

SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.

BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.

GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.

FRANGES ET GALONS OR FIN

" " OR MÏ-FIN,

" " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.

New-York.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à a rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI: —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR. Il accomplirait mieux, s'il savait l'Anglais et le Français.

ON DEMANDE à St. CONSTANT, pour le 1er. de novembre prochain, un INSTITUTEUR capable de tenir une ÉCOLE MODÈLE, avec un certificat de capacité et de morale; un instituteur capable d'occuper une place comme bon chanteur, sera préféré et peut compter sur de bons émolumens. S'adresser à M. C. L. VINET, curé du lieu.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 CARTE GÉOGRAPHIQUE
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désireront souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.